

La fille qui aimait les arbres



HOPE JAHREN

La fille qui
aimait les
arbres

HOPE JAHREN

La fille qui
aimait les
arbres

Traduction
Lucile Débrosse

quanto

Version originale: *Lab Girl*

ISBN 978-1-101-87493-6

First published in the United States in 2016 by Alfred A. Knopf

Copyright © 2016 by A. Hope Jahren. All rights reserved.

Traduction française: Lucile Débrosse

Direction éditoriale: Sylvain Collette

Maquette: Kim Nanette

Illustration de couverture: Dawn Cooper

Première édition française 2019

Première édition française, version poche 2023

© Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne

Quanto est un label des Presses polytechniques et universitaires romandes

ISBN 978-2-88915-522-4

Les presses polytechniques et universitaires romandes bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Tous droits réservés

Reproduction, même partielle, sous quelque forme ou sur quelque support que ce soit, interdite sans l'accord écrit de l'éditeur

Imprimé en France

Tout ce que j'écris est dédié à ma mère.

« Plus je maniais d'objets, plus j'en retenais les noms et les usages, et plus j'étais heureuse et confiante, car je sentais d'instant en instant ma communion avec le reste de l'humanité se faire plus intime. »

Helen Keller

Comme la plupart des gens, je me souviens d'un arbre qui a marqué mon enfance. C'était un épicéa bleu (*Picea pungens*) qui défiait les longs mois d'hiver de son feuillage persistant. Je revois ses aiguilles aiguës se détacher contre la neige blanche et le ciel gris ; il était un parfait exemple du stoïcisme qui se développait en moi. L'été, je l'enlaçais, je l'escaladais et lui parlais ; j'imaginai qu'il me connaissait, et que je devenais invisible quand j'allais dessous pour observer les fourmis transporter inlassablement ses aiguilles mortes, comme des âmes damnées dans l'enfer des insectes. En grandissant, j'ai réalisé que cet arbre ne se souciait en réalité guère de moi, et on m'a appris qu'il pouvait produire sa propre nourriture à partir de l'eau et de l'air. Je savais qu'il ne percevait (au mieux) qu'une infime vibration lorsque je l'escaladais, et que les quelques branches que je lui arrachais pour mes châteaux de neige n'étaient pour lui que l'équivalent d'un seul cheveu arraché à ma tête. J'ai dormi près de lui pendant des années, à trois mètres à peine, avec la vitre de ma fenêtre pour seule séparation. Je suis ensuite entrée à l'université, laissant peu à peu ma ville natale et mon enfance derrière moi.

Depuis, je me suis rendu compte que mon arbre aussi avait été un enfant. Lorsqu'il n'était encore qu'un embryon, il a patienté des années au sol, tiraillé entre le risque de quitter sa graine trop tôt et celui de laisser passer sa chance. La moindre erreur lui aurait été fatale, dans cette nature bouillonnante et impitoyable, capable de réduire en pourriture la feuille la plus robuste en l'espace de quelques jours. Mon arbre aussi a été un

adolescent. Pendant ses dix premières années, il a poussé de façon fulgurante, sans se soucier de l'avenir. Entre dix et vingt ans, sa taille a doublé, et il s'est parfois trouvé démuné face aux nouveaux défis et aux responsabilités dus à sa stature. Il s'est efforcé d'être à la hauteur de ses pairs et a même parfois osé les dépasser pour accaparer les rayons du soleil. Tout à sa croissance, il était encore incapable de produire des graines mais se trouvait déjà soumis aux aléas hormonaux : comme tout ado, il évoluait avec les saisons, poussant d'un coup au printemps, fabriquant de nouvelles aiguilles pour l'été, enfonçant ses racines à l'automne, avant de se résigner à un long et ennuyeux hiver.

Du point de vue de l'adolescent, la vie de ses aînés semblait aussi ennuyeuse qu'interminable. Cinquante, quatre-vingts ou peut-être cent années à ne rien faire d'autre qu'essayer de ne pas tomber, pas même ponctuées le matin par le renouvellement des aiguilles tombées la veille et le soir par l'arrêt des enzymes. Il ne connaîtrait bientôt plus les bouffées de nutriments qui marquent la conquête de nouveaux espaces souterrains, et se contenterait d'enfoncer un peu plus sa racine pivot, au gré des fissures laissées par l'hiver précédent.

Les adultes s'épaississaient un peu plus chaque année, mais c'était bien là tout ce dont ils faisaient preuve au fil des décennies. Leurs branches gorgées de nutriments chèrement acquis s'étalaient au-dessus des jeunes générations perpétuellement affamées.

Un environnement propice, riche en eau, au sol profond et surtout abondamment ensoleillé permet aux arbres de déployer leur plein potentiel. En revanche, ceux qui ne bénéficient pas de telles conditions n'atteignent pas même la moitié de leur taille maximale et ne connaissent pas de véritable pic de croissance à l'adolescence. Ils concentrent toute leur énergie dans leur survie et poussent deux fois moins vite.

Pendant les quatre-vingts années de sa vie, mon arbre a sans doute été malade plusieurs fois. Incapable d'échapper aux animaux et aux insectes qui menaçaient de le dévorer ou de le coloniser, il prévenait leurs attaques en s'armant de pointes coupantes et de sève toxique. Ses racines étaient les plus exposées, enfouies dans une couverture étouffante de végétaux en décomposition. Ces défenses lui coûtaient une grande part de ses maigres ressources destinées à des usages plus heureux : chaque goutte de sève était une graine avortée, chaque épine était une feuille qui ne verrait pas le jour.

En 2013, mon arbre a commis une terrible erreur. Croyant l'hiver terminé, il a étiré ses branches et produit un abondant feuillage de nouvelles aiguilles en prévision de l'été. Mais un blizzard printanier inhabituel a marqué ce mois de mai et la neige est tombée en abondance pendant un week-end entier. Les conifères résistent bien à la neige, mais pour mon arbre, qui portait déjà le poids de son feuillage, la charge était trop lourde. Ses branches ont d'abord ployé, puis se sont cassées, ne laissant plus qu'un grand tronc nu. Mes parents l'ont euthanasié en l'abattant, avant de broyer ses racines. Quand ils me l'ont appris au téléphone, des mois plus tard, je me tenais sous un soleil radieux, à six mille cinq cents kilomètres de là, dans un endroit où il ne neige jamais. L'ironie est que j'apprenais sa mort au moment même où je réalisais que mon arbre avait été vivant. Pour être plus exacte, mon épicéa bleu n'avait pas seulement été vivant, il avait eu une vie, similaire à la mienne, bien que différente. Lui aussi avait franchi des étapes. Il avait fait son temps, et le temps l'avait changé.

Moi aussi, le temps m'a changée. Il a changé ma perception de mon arbre, et ma perception de la perception que mon arbre avait de lui-même. La science m'a appris que tout est plus compliqué qu'on ne l'imagine à première vue, et que la découverte est l'une des clés

du bonheur. Il m'a également convaincue qu'écrire est le seul véritable remède à l'oubli des choses importantes qui ont été et ne sont plus, comme mon épicéa bleu qui aurait dû me survivre mais qui est mort au printemps.

3

La graine sait attendre son heure. Elle patiente le plus souvent une année entière avant d'entamer sa germination – le noyau de cerise peut même attendre un siècle sans problème. Qu'attend-elle, au juste ? Elle seule le sait. Ce n'est qu'une fois les conditions spécifiques de température, d'humidité, de lumière et tant d'autres choses réunies qu'elle se décidera à faire le grand saut pour saisir sa seule et unique chance de pousser.

La graine en latence est vivante. Chaque gland tombé au sol est tout aussi vivant que le chêne trois fois centenaire qui le surplombe. Ni la graine ni le vieux chêne ne poussent : tous deux ne font qu'attendre. La graine attend d'éclore, le chêne de mourir. Lorsque vous vous promenez en forêt, vous levez sans doute les yeux vers les arbres les plus hauts, ceux qui sont parvenus à des sommets qu'eux seuls peuvent atteindre. Vous ne regardez pas vers le sol, là où sous chacun de vos pas, reposent des centaines de graines en attente. Elles espèrent, envers et contre tout, une opportunité qui ne viendra peut-être jamais. Plus de la moitié d'entre elles mourront avant d'avoir perçu le signal attendu. Certaines années peu propices, aucune ne survivra. Toutes ces morts n'ont cependant pas grande importance, car le bouleau qui vous domine produit à lui seul pas moins deux cent cinquante mille nouvelles graines chaque année. Pour chaque arbre qui vous entoure, une centaine au moins patientent dans le sol et n'aspirent qu'à s'élever.

La noix de coco est aussi grosse qu'une tête humaine et peut dériver à travers tout l'océan Atlantique depuis la côte africaine avant de s'enraciner sur une île des Caraïbes. Les graines d'orchidées au contraire sont minuscules : un

million d'entre elles ne pèse pas plus qu'un trombone à papier. Grandes ou petites, la plupart des graines ne sont essentiellement que des réserves nutritives, destinées à nourrir l'embryon qu'elles abritent. Cet amas de quelques centaines de cellules est une véritable plante miniature, dotée d'une racine et d'une tige rudimentaires.

Au moment de la germination, l'embryon ramassé sur lui-même ne fait que se déployer : les ébauches de feuilles possèdent déjà leur forme adulte au cœur de la graine et peuvent enfin s'étaler librement. Le noyau rigide de la pêche, l'enveloppe de la graine de sésame ou de moutarde, ou la coquille de la noisette servent principalement à empêcher cette expansion. En laboratoire, il suffit de gratter ce revêtement et d'apporter un peu d'eau à la graine pour que celle-ci se mette à pousser. Au fil des ans, j'ai dû faire germer des milliers de graines, mais l'explosion de vert qui s'ensuit ne cesse de m'étonner. Il ne faut parfois qu'un petit coup de pouce pour que s'accomplisse ce qui paraissait si difficile. Au bon endroit et dans les bonnes conditions, il est enfin possible de se déployer pour devenir ce qu'on est censé être.

Après avoir ouvert une graine de lotus (*Nelumbo nucifera*) et isolé l'embryon pour le faire croître, des chercheurs ont eu l'idée de dater son enveloppe vide au carbone 14. Ils ont alors découvert que cette graine les avait attendus pendant près de deux mille ans, dans une tourbière, en Chine. Cette graine minuscule avait gardé obstinément foi en son avenir, tandis que des civilisations humaines entières croissaient et déclinaient. Et un jour, c'est dans un laboratoire qu'elle a finalement germé. Je me demande ce qu'elle est devenue.

Tout commencement est la fin d'une attente. Il nous est donné à tous une seule chance d'exister. Chacun de nous est à la fois impossible et inévitable. Chaque arbre majestueux a d'abord été une simple graine qui a su attendre son heure.

Je parvenais à m'endormir, mais pas à le rester longtemps. Depuis plusieurs semaines en ce début de printemps 1999, je me réveillais par intermittence vers deux heures et demie du matin, et mon incapacité à me rendormir me rendait de plus en plus nerveuse. Bill s'occupait parfaitement du labo, chaque expérience fonctionnait comme une horloge, ce qui rendait d'autant plus frustrant les refus, les uns après les autres, de toutes mes demandes de financement. Pour qu'un contrat de recherche soit approuvé, il doit être examiné par une commission scientifique. Son évaluation dépend beaucoup de vos antécédents, c'est-à-dire du nombre de découvertes significatives issues de vos précédents contrats. Ce critère constitue évidemment un handicap sérieux pour les chercheurs qui débutent leur carrière.

Il arrive également que les membres du comité d'attribution se servent de ces évaluations pour régler des comptes personnels. Je recevais ainsi de temps à autre des commentaires comme : « Cet examinateur est consterné de constater que les apparentes capacités du postulant ont été jugées à la hauteur du diplôme accordé par l'institution qu'il a lui-même fréquentée. » Pendant la conférence de San Francisco à l'occasion de laquelle j'avais présenté mes idées sur les plantes et l'absorption de l'eau, un scientifique furieux (qui, des années plus tard, se révélera être quelqu'un d'agréable) était monté sur sa chaise pliante pour me crier : « Je ne peux pas croire que vous racontiez des choses pareilles ! », alors que j'essayais de parler. Choquée et prise au dépourvu, j'avais bredouillé dans le micro : « Vous devez avoir

un problème », ce qui n'avait pas contribué à détendre l'atmosphère.

En réalité, mes ennuis avaient commencé bien des années auparavant. À l'époque où je rédigeais ma thèse, je m'étais accordé une pause pour rendre visite à l'enseignante dont j'avais impatiemment attendu l'arrivée, en raison de son expertise en paléobotanique. Je l'avais aidée à déballer sa vaste collection de fossiles, à les étiqueter et à les ranger. Ces roches comportaient des traces des toutes premières fleurs terrestres. Elle avait été les chercher, au péril de sa vie, dans la jungle aux alentours de Bogota, en Colombie. Les sédiments remontaient à cent vingt millions d'années et ma collègue prévoyait d'en isoler les minuscules grains de pollen et les spores de fougère encore préservés sous les pétales fossilisés. Après les avoir observés au microscope, elle décrirait méticuleusement la forme de chacun de ces grains et suivrait l'évolution de leur nombre d'une roche à l'autre. Les données récoltées lui permettraient de savoir dans quelle mesure l'apparition des fleurs avait été liée à l'évolution des populations de fougères, et de mesurer le degré d'ombre présent dans le sous-étage végétal obscur où avait eu lieu cette révolution botanique.

Les échantillons de roche étaient si friables, si irréguliers et si sombres que je me suis demandé si leur teneur en carbone organique serait suffisante pour être détectée par le spectromètre de masse. Mes premiers tests ont confirmé qu'il y en avait en réalité plus qu'assez – en fait, il y avait même de quoi réaliser une nouvelle forme d'analyse chimique, une technique qui mesurerait le rapport entre atomes de carbone lourds et ceux plus modestes et fréquents.

Notre travail s'est avéré être l'une des toutes premières analyses du carbone-13 présent dans des roches terrestres préhistoriques, et bien que j'aie réussi à achever le travail de laboratoire en moins de deux ans, il m'en

fallut six de plus pour interpréter les données et publier mes résultats. J'ai ainsi passé mes premières années de chercheur à essayer de convaincre le monde que j'avais utilisé une méthode inhabituelle sur des échantillons peu orthodoxes pour obtenir un résultat surprenant sur la base d'une interprétation non validée. Et j'avais la naïveté de croire que cela serait suffisant pour convaincre des chercheurs qui avaient dix fois plus de crédibilité scientifique que moi. Les premiers temps de ma carrière universitaire ont en réalité davantage ressemblé à un long et inexorable naufrage.

Alors que je passais mes premières années à me heurter encore et encore à un mur de scepticisme académique, j'ai fini par comprendre qu'il me faudrait bien des conférences, bien des échanges et une bonne dose d'introspection intellectuelle pour réussir à convaincre suffisamment d'experts que je savais ce que je faisais. Le problème, c'est que je n'avais pas des années devant moi pour cela. Une fois épuisés les fonds alloués par l'université pour lancer mon labo, nous avons dû aller nous servir en produits chimiques, gants, éprouvettes – et n'importe quoi d'autre qui n'était pas sous clé – dans le sous-sol poussiéreux et abandonné du bâtiment pour pouvoir continuer à travailler. Mes arguments du genre « au moins ça sert à quelque chose » ont commencé à sonner creux quand nous avons ensuite dû, en désespoir de cause, aller fouiller dans les poubelles et les bacs de recyclage, avant de nous attaquer aux labos d'enseignement des bâtiments d'ingénierie – ils semblaient si riches, que nous nous sommes dit que telle ou telle chose n'allait pas leur manquer.

L'argent du salaire de Bill a été le dernier à s'épuiser, et bien qu'il feignît toujours l'indignation et l'offense morale quand un étudiant avait le culot de lui demander s'il était « ce type qui habite dans le bâtiment », la situation commençait à nous user l'un et l'autre. Au début, il

considérerait son dénuement comme une nouvelle aventure, un genre d'épisode bohème, mais les maigres charmes de la situation avaient rapidement disparu au fil des mois. Quand il vivait encore dans son van, les petites attentions que j'avais pour lui, comme les repas que je lui cuisinais tous les soirs, suffisaient à apaiser ma culpabilité, mais il était évident que j'étais maintenant en train de gâcher notre vie à tous les deux.

J'étais également terrifiée sur le plan existentiel. Depuis que j'étais petite, j'avais toujours voulu devenir une vraie scientifique; je risquais maintenant de tout perdre alors que j'étais si près du but. Je cumulais les heures supplémentaires, mais mes nuits blanches au travail n'amélioreraient guère la situation.

Un soir, pensant venir éteindre une lumière laissée allumée, le gardien de nuit est passé au labo.

– Vous aurez beau aimer votre travail par-dessus tout, il ne vous le rendra jamais, a-t-il marmonné en m'y découvrant à cette heure inhabituelle.

Il a secoué la tête avec pitié avant de refermer la porte. J'ai bien sûr refusé de lui donner raison, mais je commençais à comprendre ce qu'il voulait dire.

J'étais d'autant plus terrifiée à l'idée de perdre le labo qu'il avait toujours été mon seul et véritable rêve. Sur les bancs de l'université, je m'étais accrochée à la conviction qu'une fois devenue chercheur (ce qu'attesterait un labo avec mon nom sur la porte), le monde entier reconnaîtrait mon sérieux, une découverte scientifique majeure suivrait naturellement et la vie serait belle. Je m'étais jetée corps et âme dans mes études, confiante en la récompense à venir.

J'étais donc abasourdie par l'échec de ces premières années. Je redoutais, pour la première fois de ma vie, que ma destinée cosmique ne se réalise pas et de décevoir les espoirs qu'avaient placés en moi toutes mes aïeules frustrées – que je m'imaginai toujours en train de laver les

draps, les bras jusqu'aux coudes dans leur lessive. Pendant le mélodrame angoissé de mes nuits blanches, je me mettais à penser à saint Étienne, ce pauvre gars. Comment il avait commencé, pétri d'excitation, de volonté et du Saint-Esprit, avant de finir lapidé par son auditoire avant même d'avoir pu mettre un pied hors de Jérusalem. Quelques jours avant, Étienne avait eu l'honneur d'être choisi comme l'un des sept qui prêcheraient la bonne parole de par le monde. Lui avait-on dit qu'il y avait de grandes chances qu'il énerve les gens avec sa nouvelle vision des choses ? Bien sûr, il était suprêmement pieux et tout ça, mais tout de même, ne s'est-il pas senti un peu idiot ?

La Bible est toujours avare de détails. Pourquoi l'instinct de survie inné d'Étienne ne l'avait-il pas sauvé du martyr ? Quand on vous jette une pierre à la tête, n'a-t-on pas le réflexe de l'esquiver ? De s'en protéger avec les bras ? Ou ferme-t-on plutôt les yeux en attendant que l'une d'elles vous frappe la tempe ? Et d'où venaient ces pierres, d'ailleurs, quand on lapidait les gens ? Les ramassait-on en chemin vers le lieu d'exécution ? De combien de pierres chaque lanceur estimait-il avoir besoin ? Les examinait-il chacune avec attention pour ne garder que celles répondant à certains critères ? Les femmes pouvaient-elles participer au lynchage, ou ne faisaient-elles que sourire en arrière-plan, comme chez Raphaël ? Je songeais à Saul, l'aîné, qui fut témoin de toute l'affaire, et comment il finit par se rallier à la pensée d'Étienne, avant de se tailler une belle célébrité en voyageant en missionnaire à travers tout l'empire – tout cela après qu'Étienne fut mort et enterré.

Plus mon esprit tournait vainement en rond, plus je devenais nerveuse et plus je sentais une douleur insupportable apparaître dans mes genoux et dans mes coudes, avant de s'étendre à mes chevilles et à mes épaules. Je m'asseyais alors au bord de mon lit et me massais les

articulations en me balançant d'avant en arrière pendant une demi-heure. Quand je n'en pouvais plus, j'appelais Bill. La sonnerie du vieux téléphone accroché au mur de son bureau-dortoir ressemblait à une alarme incendie, et il répondait toujours rapidement, davantage par besoin de la faire cesser que par souci pour moi.

– C'est déjà le milieu de la nuit? a-t-il dit en décrochant.

– Je ne me sens pas très bien, ai-je murmuré d'une voix tremblante et qui trahissait mon anxiété galopante.

– Ouais, j'entends ça. T'as mangé quelque chose depuis que tu m'as déposé?

– J'ai pris un Ensure.

Bill a soupiré avec exaspération. S'en est suivi un long silence.

– Je suppose que c'est le moment où je te répète que tout va s'arranger, a-t-il fini par dire.

J'essayais de ne pas craquer.

– Et si ce n'était pas le cas? Et si on n'obtenait jamais de subvention? Et si je n'étais tout simplement pas assez bonne? Et si on perdait tout?

– « Et si? » On s'en fout des « Et si »! Qu'est-ce que ça changerait, de toute façon? a braillé Bill. Pas de subvention? Tu ne peux de toute façon pas me payer moins que tu le fais déjà, au cas où t'aurais pas fait les comptes depuis un moment. Et si tu te fais virer? On a les foutues clés du labo, j'irais faire des doubles demain. À mon avis, pas besoin d'être engagé ici pour venir travailler tous les jours. Alors tu vas continuer à enfiler ton costard et à nous vendre du mieux que tu peux à la prochaine occasion pour nous sortir de là, bon sang! Si on a réussi à construire tout ça, c'est que c'est possible. Sinon, on aura juste à faire nos foutues valises et à dégager pendant la nuit – et toi, tu tourneras la manivelle de l'orgue pendant que je ferai le singe avec mon chapeau et ma tasse en ferraille.

Bill avait réussi à me faire rire un peu avec son sermon.

– On se lit un bout du *Livre de Marcie* ? ai-je proposé après un long silence.

– Enfin quelque chose de sensé !

J'ai repêché l'épais volume sous mon lit et l'ai ouvert au hasard.

« Marcie » était une de mes élèves de master que nous avions surnommée ainsi en référence à son personnage préféré de *Snoopy et les Peanuts*. Elle ressemblait pourtant beaucoup plus à Peppermint Patty, car elle acceptait avec la même résignation débonnaire ses notes d'évaluations catastrophiques. Elle avait récemment quitté le labo sans animosité, ayant renoncé à améliorer son travail pour le rendre au minimum passable. Le cadeau de départ dont elle nous avait gratifiés était le brouillon de sa « thèse », qui avait pris des proportions énormes au fil des révisions, et dont j'étais persuadée qu'il inaugurerait un nouveau style littéraire. Tout y était ridicule, de la police Palatino taille 14 aux pages parfois laissées à l'envers avant la reliure. En attendant que mon insomnie disparaisse, j'ai lu à Bill un paragraphe de trois pages de la prose de Marcie, suivi d'un passage de *Finnegans Wake* de James Joyce. Je l'ai ensuite mis au défi de me dire qui avait écrit quoi et de justifier son choix par une analyse critique. La nuit d'avant, j'avais fait l'analyse comparée de la section « Méthodes » du *Livre de Marcie* avec le monologue de Lucky dans *En attendant Godot*.

Nous réjouissant tous deux à l'avance de la catharsis singulière propre au fait de se livrer à quelque chose de moralement répréhensible, Bill et moi rivalisions d'érudition feinte. Ces derniers temps, ces longues conversations téléphoniques étaient devenues la seule chose capable d'endiguer le flot de mes pensées et de me permettre de dormir.

À un moment, notre conversation s'est arrêtée quelques instants ; j'ai regardé par la fenêtre et n'ai vu

encore aucun signe annonciateur de l'aube. J'ai jeté un œil au réveil.

– Wow, quatre heures du matin. Je crois que c'est bon. Nouveau record.

Mon anxiété s'était calmée.

– Tu sais ce qui est le pire pour moi ? C'est que je suis sûr que tu empêches la Bête de dormir, m'a dit Bill.

J'ai regardé Reba, couchée dans son panier au pied de mon lit, effectivement éveillée et attentive.

Après une nouvelle pause, Bill m'a dit, d'une voix presque tendre :

– Bon Dieu, pourquoi tu ne vas pas voir un médecin, ou du genre ?

J'ai immédiatement balayé sa suggestion.

– Pas d'argent, pas le temps et pour quoi faire ? Pour qu'il me dise de moins stresser ?

– Pour qu'il te prescrive du foutu Prozac.

– Je... J'en ai pas besoin.

– Alors n'en prends pas. Et donne-le au SDF qui squatte ton labo.

Une nouvelle vague de culpabilité m'a submergée, alors que je sentais Bill tout proche de m'avouer, pour la première fois, qu'il n'était pas heureux.

– Je vais y réfléchir, ai-je dit.

J'ai posé ma main sur le téléphone pour qu'il ne m'entende pas retenir les mots que je voulais lui dire.

– Merci d'avoir décroché, lui ai-je dit doucement.

– C'est pour ça que tu me payes un salaire de ministre, m'a-t-il répondu avant de raccrocher.

* * *

Les choses ont effectivement fini par s'arranger. Six mois plus tard, nous avons loué une camionnette, y avons entassé tout notre équipement scientifique, installé Reba sur le siège avant, attaché – pour une fois – nos cein-

tures et roulé vers le nord, en direction de Baltimore. J'avais trouvé des postes à l'université Johns-Hopkins et convaincu les deux universités qu'il était plus logique de transférer notre matériel plutôt que de le jeter. Après notre déménagement, j'ai suivi le conseil de Bill et j'ai consulté un médecin. J'ai pris les bons médicaments, commencé à manger sainement, à dormir plus régulièrement et j'ai repris des forces. Bill a arrêté de fumer. Nous avons continué à travailler ensemble et à frapper aux portes dans l'espoir qu'elles s'ouvrent un jour.

L'amour et le savoir ont de commun qu'ils ne sont jamais perdus. J'ai quitté Atlanta en sachant davantage de choses qu'à mon arrivée. Aujourd'hui encore, il me suffit de fermer les yeux pour retrouver l'odeur de la feuille de copalme écrasée, comme si je l'avais dans la main. Indiquez-moi n'importe quel objet dans mon laboratoire et je vous dirai combien il a coûté au centime près et quelle marque propose le moins cher. Je peux expliquer le mécanisme de l'ascenseur hydraulique de sorte que n'importe quel étudiant présent dans la salle me comprenne du premier coup. Je sais qu'il y a plus de deutérium dans l'eau des sols de la Louisiane que dans ceux du Mississippi, même si je ne sais pas encore bien pourquoi. Et parce que je connais la valeur transcendante de la loyauté, j'ai été dans des endroits auxquels on n'accède qu'à cette condition.